



**HAL**  
open science

## Henri de Régnier dans les revues (1885-1911)

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. Henri de Régnier dans les revues (1885-1911). Colloque international " Henri de Régnier, tel qu'en lui-même enfin ? ", Feb 2013, Grenoble, France. pp.63-77. hal-00988512

**HAL Id: hal-00988512**

**<https://hal.science/hal-00988512>**

Submitted on 9 May 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Henri de Régnier dans les revues (1885-1911)

Julien Schuh

Régnier participait beaucoup aux « petites revues » de son époque : animateur, créateur, collaborateur pour *Lutèce*, *La Pléiade*, *La Revue indépendante*, les *Entretiens politiques et littéraires*, le *Mercur de France*... Ces organes pouvaient avoir une audience très restreinte et une durée de vie limitée ou, au contraire, devenir de véritables piliers de la vie littéraire et constituer les vitrines de groupes d'avant-garde qui se structuraient à travers elles<sup>1</sup>. Dans ces revues, les écrivains construisaient leur image tout en apprenant à se plier à des contraintes éditoriales, esthétiques, sociales ; on peut y analyser, à une époque où la presse constitue le média de prédilection, leurs fortunes littéraires. Régnier lui-même insiste sur l'importance de ces périodiques, dans un passage souvent cité de *Figures et Caractères* :

Ce fut l'époque de ce qu'on appela les *Petites Revues*. Elles firent œuvre utile et active. Elles circulaient partout sous leurs couvertures jaunes, rouges, blanches, vertes ou bleues. Elles proclamaient des opinions et répandaient des idées. Elles duraient peu généralement, mais leur action était plus durable qu'elles. Les plus connues furent la *Revue Indépendante* d'Édouard Dujardin, la *Vogue* de Gustave Kahn, les *Entretiens politiques et littéraires* de Francis Vielé-Griffin. Quelques-unes ont survécu, existent encore, prospères même, la *Revue Blanche*, par exemple, ou le *Mercur de France*. Toutes témoignaient d'une réelle vitalité littéraire. Elles sont précieuses pour l'étude de la vie artistique de cette époque. Elles donnent un tableau exact des préférences et des préoccupations intellectuelles de cette génération de poètes et d'écrivains. C'est là qu'on trouvera, avec ses origines et ses désirs, la doctrine esthétique qu'ils cherchèrent à réaliser dans leurs œuvres<sup>2</sup>.

Mais pour comprendre la place de Régnier dans la littérature de son temps, ce qu'on pourrait appeler sa « trace médiatique », il faut en réalité analyser son implication dans la totalité des revues de cette époque, qu'elles appartiennent au champ de la littérature commerciale ou à celle de l'avant-garde, et dans l'ensemble de la presse elle-même. De nombreux outils permettent aujourd'hui aux chercheurs de pratiquer ce type d'enquête de niveau macro-structurel<sup>3</sup> ; mais cette étude restera, faute de disposer de dépouillements fiables

---

<sup>1</sup> Voir Évanghélia Stead et Hélène Védrine (dir.), *L'Europe des revues (1880-1920), estampes, photographies, illustrations*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008.

<sup>2</sup> Henri de Régnier, *Figures et caractères*, *Mercur de France*, 1901, p. 326-327 (section « Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain », conférence du 6 février 1900 à la Société des Conférences).

<sup>3</sup> Ce travail s'inscrit lui-même dans un projet en cours de dépouillement des revues littéraires (1870-1940), PRELIA ; une base de données en cours d'approvisionnement est disponible sur le site <<http://prelia.fr>>. On pourra consulter, en plus des revues et journaux numérisés dans Gallica, la base de revues belges de l'Université Libre de Bruxelles <<http://digitheque.ulb.ac.be/fr/digitheque-revues-litteraires-belges/periodiques-numerises-par-larc-et-les-ab/index.html>>. Sur le concept de lecture distante, voir Franco Moretti, « Conjectures on world literature », *New Left Review*, janvier-février 2000, n° 1, p. 56-58.

couvrant l'ensemble de la presse de cette époque, forcément parcellaire<sup>4</sup>. Je me concentrerai sur une période clef de l'évolution de l'image publique de Régnier, du début de sa carrière littéraire vers 1885 dans *Lutèce* à son élection à l'Académie française en 1911. Régnier est un cas d'étude fascinant parce qu'il est présent la fois dans les revues les plus obscures du symbolisme et dans les colonnes prestigieuses de la *Revue des Deux Mondes*. Pourtant, il semble partout à la marge : trop classique pour les uns, trop innovateur pour les autres, sa position dérange. Si, en 1891, Mallarmé s'« incline avec admiration » devant son « pur chef d'œuvre », *Poèmes anciens et romanesques*, dans les colonnes de l'*Écho de Paris* (à l'occasion de l'enquête de Jules Huret<sup>5</sup>), nombreux sont ceux qui voient d'un œil de plus en plus jaloux celui qui devient le gendre de Heredia en 1895, et ils ne manquent pas de le dire dans les pages des revues. J'aimerais m'attarder sur quelques épisodes intéressants de sa collaboration à ces périodiques, en notant que, dès 1901, Régnier inscrit le mouvement des revues *dans le passé*, comme s'il avait déjà lui-même vogué vers d'autres cieux. En effet, on verra que l'année 1896 marque une césure, aussi bien dans les participations de Régnier aux revues que dans l'image que l'on dresse de lui à travers les comptes rendus et les portraits littéraires.

#### *Les premières années : Régnier dans le tourbillon des jeunes revues (1885-1896)*

Pour analyser la place de Régnier dans différents types de revues, on peut partir du tableau de ses participations aux périodiques dressé par Van Bever dans le livre que Jean de Gourmont consacre au poète en 1908 :

**Lutèce** (1885-1886), des vers ; **Le Scapin, La Wallonie** (1886-1892), poèmes et notes critiques ; c'est dans le numéro de janvier 1892 de cette revue que parut pour la première fois le poème : *La Gardienne* ; **La Jeune Belgique** ; **La Revue Indépendante**, 3<sup>e</sup> série (1886), 4<sup>e</sup> série (1889) ; **Les Ecrits pour l'Art** (1886) ; **La Pléiade**, 2<sup>e</sup> série (1889) ; **La Vogue**, 2<sup>e</sup> série (1889) ; **Les Entretiens politiques et littéraires** (1890-1893), critique dramatique ; **La Conque** (1891) ; **L'Ermitage** (1891-1895 et 1899) ; **La Revue Blanche** (1891-1897) ; **Floréal** (1892) ; **L'Idée moderne** (1894) ; **L'Art littéraire** (1894) ; **Mercure de France** (1894 à 1898, 1901, 1902, 1907) ; *A.-F. Herold* (mars 1894), *Paul Hervieu* (mai 1895) ; *Hamlet et Mallarmé* (mars 1896) ; Revue du Mois : *Les Poèmes* (nov.-déc. 1896, janvier-déc. 1897) ; *Stéphane Mallarmé* (octobre 1898) ; Revue du Mois : *Littérature* (mai-août 1901, avril-août 1902) ; *L'Amour et le plaisir, histoire galante* (déc. 1902), etc. ; **Le Livre des Légendes** (1895) ; **Le Centaure** (1896) ; **L'Aube** (1896) ; **L'Almanach des Poètes** (1896 et 1897) ;

<sup>4</sup> On trouvera la liste des participations de Régnier aux revues de cette période (et celle des comptes rendus ou portraits à son sujet) qui ont servi pour cette étude à cette adresse : <<http://prelia.hypotheses.org/57>>.

<sup>5</sup> Stéphane Mallarmé, réponse à l'enquête de Jules Huret, repris dans Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, 1891, p. 65.

**Écho de Paris** (1896-1898), nombr. poèmes ; **L'Image** (1898) ; **Le Gaulois** (1898-1908) ; **Revue des Deux Mondes**, **Revue de Paris** (1897-1908) ; **La Vogue**, nouvelle série (1899), **Journal** (1900-1902) ; **La Renaissance latine** (1900-1903) ; **Figaro illustré** (février 1904) ; **Vers et Prose**, etc., etc<sup>6</sup>.

On notera que la collaboration aux revues conservatrices est minimisée dans cette liste ; il n'est pas fait mention de sa participation aux *Annales politiques et littéraires*, ni de la prépublication de ses romans (*Le Bon Plaisir*, *Les Vacances d'un Jeune Homme sage*) dans la *Revue de Paris*, souvent aux côtés ou en alternance avec ceux de son épouse ; ni du fait qu'il vient de prendre la suite d'Émile Faguet au feuilleton du *Journal des Débats*<sup>7</sup>. Mais on constate déjà à quel point Régnier s'implique dans les périodiques, la plupart de ses écrits faisant l'objet d'une prépublication.

Régnier fait ses débuts dans *Lutèce*, le très décadent journal de Léo Trézenik qui prend la suite de *La Nouvelle Rive Gauche*. Félicien Champsaur le décrit comme le « placard extravagant de la rive gauche où les décadenticulets publient leurs bizarres poèmes, où ils développent subtilement (c'est leur adjectif préféré) de baroques revendications<sup>8</sup> » ; les proses et poèmes de Régnier y côtoient celles de Verlaine, Tailhade, Moréas... Il participe à six numéros sous le nom de plume « Hugues Vignix », jusqu'en novembre 1885, puis à onze numéros sous son propre nom, avant la disparition de la revue en octobre 1886<sup>9</sup>. Il continue dans sa lancée symbolo-décadentiste, portant sa collaboration vers *La Décadence* et *Le Scapin* en 1886 (on pouvait s'abonner simultanément aux deux journaux frères pour un prix réduit), puis vers *La Cravache parisienne* en 1888. Mais la revue la plus importante pour lui à cette époque est celle que René Ghil lance en 1887, les *Écrits pour l'Art*, où Régnier entame une stratégie d'occupation systématique de l'espace, publiant dans tous les numéros de cette revue placée sous l'égide de Mallarmé. Poésie, nouvelles, chroniques, comptes rendus (des *Cyignes* de Vielé-Griffin, de *L'Après-midi d'un Faune* de Mallarmé, d'*En rade* de Huysmans) le montrent dans toutes les postures que peut adopter un jeune littérateur (il ne lui manque que la critique artistique). Chaque rédacteur de la revue a droit à une petite bio-bibliographie, assortie d'un portrait photographique, au fil des numéros ; celui de Régnier paraît en mai 1887 :

---

<sup>6</sup> Jean de Gourmont, *Henri de Régnier et son œuvre*, Mercure de France, 1908, p. 73 (liste dressée par Van Bever).

<sup>7</sup> « Le “feuilleton” du Journal des Débats vient de changer de main. Notre éminent collaborateur Émile Faguet, fatigué par une surproduction incessante, littéralement débordé, surmené, cède la place au poète Henri de Régnier. C'est un événement qui a bien son importance dans le monde des lettres. Le “feuilleton des Débats”, connue on dit couramment, y jouit, en effet, d'une grande réputation. » (Sergines, « Les Échos de Paris », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1303, 14 juin 1908, p. 556).

<sup>8</sup> Félicien Champsaur, « Poètes Décadenticulets », *Le Figaro*, 1885 ; voir les souvenirs sur *Lutèce* réunis par Bruno Leclercq sur le site *Livrenblog* <<http://livrenblog.blogspot.fr/2009/02/leo-trezenik-et-son-journal-lutece.html>>.

<sup>9</sup> Je remercie vivement Pierre Lachasse de m'avoir communiqué le dépouillement intégral de la revue *Lutèce*.

Auteur de deux recueils de poèmes, Henri de Régnier — le plus jeune, croyons-nous (il est né à Honfleur en 1865) de cette génération de poètes qui, débarrassés des jugs romantiques et parnassiens, aspirèrent à un art nouveau réalisé déjà en des œuvres — témoigne par la personnalité si délicate de son talent de l'absence en ce groupe d'artistes de tout esprit mesquin d'école<sup>10</sup>.

Ses vers commencent alors à s'exporter : *La Wallonie* publie la même année une suite de poèmes, « Écrans », avec la mention prometteuse « À suivre<sup>11</sup> ». À partir de cette date, Albert Mockel rend compte de ses publications dans la revue belge, qui accueille souvent ses vers et lui offre la fonction de critique théâtral en 1889. Dès 1890, Régnier participe à la rédaction de la revue : « M. HENRI DE RÉGNIER a bien voulu accepter la direction de LA WALLONIE à Paris. Nous l'en remercions ici et prions nos collaborateurs français de s'adresser désormais directement à lui (6, rue Boccador)<sup>12</sup>. » Régnier participe également de plus en plus fréquemment à *La Jeune Belgique*, dont les premiers comptes rendus de son œuvre avaient pourtant été peu amènes.

En France, il voit s'ouvrir les portes de revues de plus en plus prestigieuses : en septembre, *La Revue indépendante*<sup>13</sup>, et surtout, en août, une « grande » revue, *La Grande Revue, Paris et Saint-Petersbourg*<sup>14</sup>, où ses vers côtoient un poème de Banville dédié à Catulle Mendès. Avec le déclin de *La Cravache parisienne*, il se rapproche de *La Vogue* nouvelle formule en 1889, en tant que critique théâtral. C'est à cette époque que son importance dans ce microcosme littéraire est confirmée par la publication de son propre numéro des *Hommes d'aujourd'hui*, avec un article de Verlaine et un portrait-charge de Luque<sup>15</sup>. Il participe alors à la fondation des *Entretiens politiques et littéraires* (le numéro spécimen est publié en mars 1890), où il occupe une fonction essentielle entre 1890 et 1893 (**fig. 1**). Ses proses, qu'on pourrait ranger sous le titre de l'une d'entre elles, « Propos interrupteurs<sup>16</sup> », réflexions anti-étatiques et anti-académiques sur l'argent, la gestion de l'eau ou des forêts, y côtoient des textes de Proudhon, de Bakounine, ou des envolées sur Ravachol et l'anarchisme littéraire.

L'année 1891 voit une accélération de son implication dans les revues, avec de deux à trois publications par mois dans *L'Ermitage*, *La Jeune Belgique*, les *Entretiens*, *La Wallonie* ; son ascension continue avec « Les promeneurs », qui ouvrent le premier numéro parisien de

---

<sup>10</sup> « Henri de Régnier », *Écrits pour l'Art*, n° 5, mai 1887, p. 73-74.

<sup>11</sup> Henri de Régnier, « Écrans (vers) », *La Wallonie*, 1887, p. 315-316.

<sup>12</sup> « Petite chronique », *La Wallonie*, 1890, p. 252. *Le Mercure de France* signale aussi cette promotion à la même époque.

<sup>13</sup> Henri de Régnier, « Soirs intimes et mondains », *La Revue indépendante*, n° 23, septembre 1888, p. 361.

<sup>14</sup> Henri de Régnier, « Poésies : Soirs de Trophées », *La Grande Revue, Paris et Saint-Petersbourg*, 15 août 1888, p. 353-354.

<sup>15</sup> Pierre et Paul [Paul Verlaine], « Henri de Régnier », *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 342, Vanier, s.d., avec un portrait-charge de Luque (vers 1889).

<sup>16</sup> Henri de Régnier, « Propos interrupteurs », *Entretiens politiques et littéraires*, n° 20, 1<sup>er</sup> novembre 1891, p. 165-169.

*La Revue blanche* en octobre<sup>17</sup> — confirmation de son statut dans le champ littéraire de l'avant-garde, comme la place qu'il prend dans une autre revue de jeunes, *La Conque*, initiée par Valéry, Gide et Louÿs : l'un des vers d'« Ariane » (*Épisodes*), « Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe... », est mis en exergue sur la couverture de chacun des douze numéros de cette publication volontairement éphémère. Véritable figure tutélaire de la revue, Régnier fait également partie des maîtres qui livrent des vers inédits publiés en ouverture de chaque numéro<sup>18</sup>. L'accélération se confirme en 1893, Régnier livrant chaque mois vers, contes, notes dramatiques et artistiques ; il apparaît dans *La Société nouvelle* ou *La Plume*, mais aussi dans de toutes petites revues qui cherchent à flatter leurs aînés, comme *L'Art littéraire*, où Jarry et Fargue feront leurs débuts<sup>19</sup>.

Régnier utilise toutes les ressources du système médiatique du symbolisme, fondé sur un réseau serré d'amitiés, d'événements (les banquets, dîners et soirées d'alors, les salons), d'échos, auquel les revues donnent sa structure. Publier en dehors des périodiques qui se reconnaissent mutuellement dans leurs colonnes critiques et leurs pages d'annonces peut alors relever d'une forme de trahison. La manière dont son œuvre est perçue à travers les périodiques évolue en conséquence.

### *Clichés critiques*

Les critiques, qu'ils soient conservateurs ou avant-gardistes, exposent d'abord des positions avant d'analyser les œuvres. L'objet « littérature » est conçu de la même manière dans les colonnes des grandes revues ou des petits périodiques symbolistes ou décadents ; les notions sont les mêmes, corrélées à des connotations positives ou négatives selon les affinités esthétiques. Mais Régnier est difficile à placer sur l'échiquier littéraire ; on peut le critiquer ou le louer pour les mêmes raisons au sein d'un groupe donné. Les comptes rendus de ses œuvres sont structurés par l'opposition entre classicisme et décadentisme ou symbolisme, mais ces termes n'ont pas toujours le même sens selon les revues. Le problème est résumé par Paul Ginisty en 1892 : « *Tel qu'en songe*, par M. Henri de Régnier. Dire que certains novateurs poétiques lui reprochent déjà d'être "classique"<sup>20</sup> ! »

Dès son entrée en littérature, les revues conservatrices lui refusent presque l'honneur d'être incompréhensible :

---

<sup>17</sup> Henri de Régnier, « Les promeneurs », *La Revue blanche*, n° 1, 15 octobre 1891, p. 3-5.

<sup>18</sup> Henri de Régnier, « Heure », *La Conque*, n° 11, janvier 1892, p. LXXXI.

<sup>19</sup> Henri de Régnier, « Exergues », *Mercure de France*, n° 40, avril 1893, p. 340-341 ; « Victor Hugo », *La Plume*, n° 102, 15 juillet 1893, p. 313 ; « Au fond d'un soir, près de la Mer... », *L'Art littéraire*, n° 10, septembre 1893, p. 37.

<sup>20</sup> Paul Ginisty, *L'Année littéraire*, 1892, p. 130.

*Sites* et *Les Gammes* sont des œuvres décadentes. N'allez pas croire que ce seul titre me les fasse dédaigner. Il y a beaucoup de degrés en l'échelle décadente. Tel est en haut parce qu'il est absolument incompréhensible tel autre est en bas parce qu'il écrit à peu près comme tout le monde. [...] MM. Henri de Régnier et Stuart-Merrill sont sans doute vers le milieu de l'échelle, ni trop haut, ni trop bas :

Choisis ! La nuit s'achève et sur la mer qui bêle  
Comme un troupeau pressé qu'on pousse dans les brume  
Couchée en la toison éparsée des écumes  
Peut-être verras-tu venir Vénus la Belle !

Ainsi s'exprime M. de Régnier, et il n'est pas tout à fait incompréhensible. [...] Il en est parmi ces jeunes qui, s'ils voulaient être moins décadents seraient d'assez passables poètes. MM. de Régnier et Stuart Merrill seraient peut-être de ceux-là<sup>21</sup>.

Les revues de jeunes, elles, peuvent contester le caractère novateur de ses expérimentations formelles :

M. Henri de Régnier, un des fondateurs des *Écrits pour l'Art*, est souvent cité par les partisans de M. René Ghil comme un novateur en poésie et comme un des plus éclatants proclamateurs de l'art futur. À ceux qui, imbus de ce préjugé trop favorable, liraient les *Épisodes* avec l'intention d'y trouver une réforme et un réformateur, nous dirions volontiers : « Vous qui entrez, laissez ici toute espérance<sup>22</sup> !

Dès la fin des années 1880, toutes les catégories critiques qui serviront à décrire les œuvres de Régnier sont déjà en place dans les comptes rendus : ses audaces syntaxiques, son harmonie presque excessive, son talent indéniable, quel que soit l'avis du critique ; ce ne sera que la valeur, positive ou négative, de ces éléments qui changera. Un compte rendu des *Épisodes* dans *Le Livre* en 1888 en constitue une synthèse frappante :

Ce n'est point critiquer M. Henri de Régnier, c'est le comblé de joie que de signaler la bizarrerie, l'étrangeté, l'inouï de ses poésies. [...] Les *Épisodes* sont des poèmes symboliques, empreints d'un sensualisme raffiné, panaché d'idéal ; ils reflètent assez exactement cette espèce d'hystérie mentale dont sont atteints nombre de jeunes esprits distingués de cette fin de siècle. [...] Ces messieurs veulent être surtout suggestifs : on ne peut nier que M. Henri de Régnier le soit.

Est-il bien nécessaire, pourtant, pour évoquer dans l'esprit du lecteur des formes et des couleurs et des mouvements et les transformer en idées et en sensations, est-il bien nécessaire de désarticuler le vers, au point de le réduire à une prose de décadence mais sans cadence ? [...] À part cela, M. de Régnier a du talent<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Charles de Larivière, « *Sites* et *Les Gammes* », *La Revue générale*, n° 92, 1<sup>er</sup> septembre 1887, p. 391.

<sup>22</sup> \*\*\*, « Memento », *La Jeune Belgique*, n° 7, 5 juillet 1888, p. 243-244.

<sup>23</sup> PZ, « *Épisodes* », par Henri de Régnier », *Le Livre, Bibliographie moderne*, n° 106, 10 octobre 1888, p. 522-523.

Cette oscillation (« il a du talent... mais ») est une constante des critiques de son œuvre, en tension entre deux systèmes littéraires. Avec la « crise des valeurs symbolistes », au début des années 1890, cette tension apparaît également dans les petites revues, qui reviennent vers une forme de classicisme. On la retrouve ainsi dans *L'Ermitage* d'Henri Mazel, auquel collaborent plusieurs auteurs du *Mercur* ; si on proclame la « haute estime littéraire » pour son talent « profondément moderniste » (« l'esprit classique lui est étranger »), ses innovations vont parfois trop loin<sup>24</sup>. Paradoxalement, dans d'autres petites revues, c'est son classicisme qui est loué : « Parmi les jeunes poètes de l'école récente, M. Henri de Régnier est assurément le plus français dans le sens latin et classique du mot. Il est français par la belle ordonnance de ses poèmes, par sa vision harmonieuse et par la couleur franche de ses vers<sup>25</sup>. »

*Tel qu'en songe*, en 1892, est le recueil qui suscite les réactions les plus violentes dans la presse d'avant-garde. Mais l'accueil de cette œuvre est également lié à des considérations qui échappent à la sphère de l'appréciation littéraire. Adolphe Retté, de plus en plus sévère envers le cénacle mallarméen, fait ainsi payer à Régnier son respect envers le maître de Valvins par une critique féroce ironique :

Des poètes dits symbolistes, M. de Régnier est certes le plus accepté de « la gent qui lit des vers ». On le vante, on le cite, de jeunes revues cueillent chez lui des épigraphes, des adolescents enthousiastes se réclament de lui et l'imitent à poèmes que veux-tu ; ici-même, peut-être un peu hâtivement, on le proclama naguère le meilleur poète vivant ; enfin M. Mallarmé, de son ton le plus dogmatique, émit cette parole grave : « Je l'admire profondément. » Ce à quoi un mécréant répondit tout bas, et non sans exagération, hâtons-nous de le dire : « Parbleu, il se regarde dans son miroir : *Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée !* » [...] Loin que sa technique et l'objet de ses poèmes aient rompu violemment avec la tradition parnassienne, il semble que volume par volume il se soit efforcé de doser, de mitiger les audaces (?) que d'autres prodiguaient sans ménagement dans leurs œuvres. Il a été, il reste, pour ainsi dire, l'opportuniste du symbolisme<sup>26</sup>.

Quand il publie en prose, ses amis mêmes l'accusent de classicisme, tel Gustave Kahn dans *La Société nouvelle*, à propos du *Trèfle noir* (1895)<sup>27</sup>. Paradoxalement, c'est dans les grandes revues que son image s'améliore. René Doumic, critique littéraire estimé (il deviendra son beau-frère par alliance en 1912), émet dans la *Revue des deux mondes* une idée qui deviendra un *leitmotiv* des critiques sur Régnier, celle d'une alliance harmonieuse, dans son œuvre, de la tradition et de la modernité :

<sup>24</sup> « Critique littéraire : Poèmes anciens et romanesques, par H. de Régnier », *L'Ermitage*, n° 6, septembre 1890, p. 304 et 306.

<sup>25</sup> Albert Giraud, « Chronique littéraire : Épisodes, Sites et Sonnets », *La Jeune Belgique*, n° 1, janvier 1892, p. 79.

<sup>26</sup> Adolphe Retté, « Les Poésies », *L'Ermitage*, n° 5, mai 1892, p. 310-311. La citation du vers de Mallarmé sera reprise par les critiques de Régnier, comme on le verra plus loin.

<sup>27</sup> Gustave Kahn, « La Vie mentale », *La Société nouvelle*, n° 123, mars 1895, p. 410.

Il a commencé par subir la discipline parnassienne, et il s'en souvient jusque dans son dernier recueil, où telle vision antique fait songer à quelque pastiche de Ronsard. Il a fréquenté chez Leconte de Lisle et chez M. de Heredia avant de prendre M. Mallarmé pour maître et pour émule M. Vielé-Griffin ; c'est chez lui qu'on voit le mieux la fusion des traditions d'hier avec les plus récentes influences<sup>28</sup>.

La « classicisation » de l'image de Régnier fait ainsi l'objet d'une transition assez longue dans les périodiques.

### *Le tournant de 1896*

Ceci explique qu'en 1896, Régnier puisse commencer à collaborer à la presse à grand tirage et aux revues conservatrices. En janvier, la *Revue des deux mondes* publie « Inscriptions pour les treize portes de la ville » (à côté d'articles sur « Les chemins de fer et le budget » ou « La doctrine de Monroe et le conflit anglo-américain »), non sans accompagner ces poèmes d'un long avertissement en note :

Si nous n'approuvons pas toutes les innovations d'une jeune école poétique et, en particulier, si nous persistons à croire que la rime, riche ou pauvre, mais exacte, sera toujours une condition nécessaire et peut-être, comme le croyait Sainte-Beuve, l'élément générateur du vers français, nous n'avons pas pensé que cette considération théorique fût pour nous empêcher de publier les poèmes que l'on va lire ; et nous espérons qu'elle n'empêchera pas davantage nos lecteurs de les goûter. Aussi bien est-il enfin temps que le grand public soit appelé à se prononcer sur ces questions qui n'ont guère été jusqu'ici débattues qu'entre artistes, et il nous a semblé que nous n'en saurions saisir de meilleure occasion que celle que nous offraient les vers de M. de Régnier<sup>29</sup>.

Cette publication lance une véritable « Bataille » autour de son image et de la valeur à accorder à son œuvre ; Roland de Marès analyse le problème dans la revue belge *L'Art moderne*, dans un article intitulé « La Bataille : M. de Régnier à la "Revue" » :

M. Henri de Régnier vient d'entrer à la *Revue des Deux-Mondes*. Ses débuts à la maison de la rue de l'Université ont fait grand bruit et tous les journaux se disant littéraires ont signalé la chose en insistant sur l'importance de ce fait où ils veulent voir les uns le triomphe du symbolisme, les autres la défaite de ce même symbolisme puisque « son chef reconnu », disent-ils, renonce à ses extravagances premières.

D'abord M. Henri de Régnier n'a jamais été le chef de ce qu'on veut bien appeler l'école symboliste. [...] M. de Régnier, d'ailleurs, a toujours été le moins extravagant — puisque extravagant il y a — des poètes nouveaux. [...] Ce ne sont certes pas les symbolistes qui sont allés aux directeurs,

---

<sup>28</sup> René Doumic, « La poésie nouvelle », *Revue des deux mondes*, t. 130, 15 août 1895, p. 936-937.

<sup>29</sup> Avertissement en note d'Henri de Régnier, « Inscriptions pour les treize portes de la ville », *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1896, p. 408-416.

ce sont les directeurs qui sont venus à eux, comme M. Simon de *l'Écho de Paris* qui le premier eut l'idée de remplacer dans son journal les mièvreries de Mendès et les grossièretés de Silvestre par des poèmes de M. Vielé-Griffin et M. de Rénier. C'est toute la gent officielle qui désarme, tous les critiques sarceyens qui s'aperçoivent enfin que cette génération qu'ils ont essayé d'écraser par toutes les infamies et toutes les lâchetés, les déborde maintenant, que le public est venu aux poètes nouveaux malgré M. Sarcey, malgré M. Fouquier, malgré tous les normaliens, malgré toutes les pauvres épaves du Parnasse.

L'entrée de M. de Rénier à la *Revue* a donc une toute autre signification que celle indiquée par les journaux littéraires. Pour nous autres symbolistes elle n'a même aucune signification importante<sup>30</sup>.

Mais ce ton est loin d'être partagé par toutes les revues d'avant-garde ; on commence dans certaines à se moquer ouvertement de Rénier. Paul Masson, sous le pseudonyme « Lemice Terrieux », propose un pastiche de différentes candidatures à l'élection du « Prince des Poètes », après la mort de Verlaine ; celle de Rénier signale son désir de reconnaissance officielle<sup>31</sup>. Dans *La Jeune Belgique*, à propos d'un dîner en l'honneur de Verhaeren, on critique avec humour l'arrivée de Rénier dans les grandes revues : « M. Henri de Rénier s'est trouvé "absolument empêché" : il dînait à la *Revue des Deux-Mondes*<sup>32</sup>. » La publication dans la *Revue des Deux Mondes* lance Rénier dans le réseau des revues conservatrices ; on la signale dans d'autres périodiques, comme la *Revue des revues*<sup>33</sup>. Rénier publie alors de manière fréquente dans *La Revue des deux mondes*, *La Quinzaine*, la *Revue de Paris*, les *Annales politiques et littéraires* ; ses participations dans les petites revues se font plus espacées, sauf dans le *Mercure de France*, où il rend compte de l'actualité poétique. On continue à utiliser les mêmes notions pour qualifier sa poésie dans les critiques des grandes revues, mais avec une valeur positive, comme dans les *Annales politiques et littéraires*, dans un long article d'Adolphe Brisson en 1897, qui commence par constater les transformations des conventions :

Les temps ont marché. Si l'on eût remis à M. Villemain, alors qu'il était grand-maître de notre Université, les œuvres de M. Henri de Rénier, il les eût rejetées avec mépris et se fût bien gardé de conférer la croix d'honneur au jeune écrivain. Aujourd'hui, nous avons le goût plus large ; nous admettons qu'un poète s'affranchisse des règles classiques et cherche, en dehors des traditions, une voie nouvelle.

---

<sup>30</sup> Roland de Marès, « La Bataille : M. de Rénier à la "Revue" », *L'Art moderne*, n° 8, 23 février 1896, p. 59.

<sup>31</sup> Lemice-Terrieux, « Élections poétiques du 1<sup>er</sup> février 1896 (Pastiches) », *La Plume*, n° 162, 15 janvier 1896, p. 34.

<sup>32</sup> « Memento », *La Jeune Belgique*, n° 10, 21 mars 1896, p. 80.

<sup>33</sup> *Revue des revues*, n° 3, 1<sup>er</sup> février 1896, p. 288.

Régnier reste un poète difficile ; ses innovations inquiètent. Mais, si Charles de Larivière condamnait en 1887 des obscurités presque incompréhensibles, Adolphe Brisson reconnaît la valeur de leur suggestivité :

S'il me fallait vous dire exactement le sens de certaines pièces, telles que la Vigile des Grèves ou l'Alérion ou le Discours en face de la nuit, j'en serais bien embarrassé. Non seulement la pensée s'y enveloppe de brumes, mais les images qui s'y succèdent n'ont entre elles aucun lien apparent. C'est proprement un chaos... Attendez toutefois... Ce chaos est harmonieux. De ces vers, dont la signification est imprécise, s'exhale une douceur caressante. L'oreille est bercée, le cerveau s'engourdit ; on croit écouter comme une mélodie qui vous pénètre ; il semble qu'on glisse à l'état d'hypnose et que l'on soit emporté, hors de ce monde, en une atmosphère idéale. Cette suggestion (qui n'est peut-être qu'une congestion) n'est pas sans charme, elle donne une sensation comparable à celle que procure l'opium.

Régnier tend même à se classiciser, et Brisson entrevoit bien son destin littéraire : « Déjà les anciens amis de M. de Régnier l'accusent de félonie et le soupçonnent de ramper, par des détours tortueux, vers l'Académie<sup>34</sup>. » *La Revue des Deux Mondes* va jusqu'à concéder une valeur poétique aux irrégularités du vers libéré des *Jeux rustiques et divins* : « Voici de beaux vers, de très beaux vers, contre la beauté desquels leur irrégularité même ne saurait prévaloir, et qui triomphent, "en dépit qu'on en ait", de ce que le poète y a encore mêlé de juvénile affectation. Il est vrai qu'on appelle quelquefois du nom d'affectation ce qui pourrait bien n'être qu'innovation légitime, et par exemple, il y a d'heureuses négligences, d'heureux et d'ingénieux *hiatus* dans les vers de M. de Régnier<sup>35</sup>. » Et l'on peut se demander si cette respectabilité nouvelle n'est pas d'ordre nuptial. En effet, Régnier a épousé en 1895 Marie de Heredia, qui avait déjà sa place dans ces grandes revues, comme le signale Jean de Gourmont :

Des vers, Mlle Marie en faisait déjà, qui devaient paraître, en 1894, signés \*\*\*, dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce fut sans doute la poésie qui unit ces deux jeunes âmes. M. de Régnier épousa Mlle Marie de Heredia, en 1896 [sic]. Mme de Régnier, sous le pseudonyme de Gérard d'Houville, a déjà publié deux romans, *l'Inconstante* et *l'Esclave*, et ses vers épars dans des Revues forment un volume qui paraîtra prochainement. Gérard d'Houville est un écrivain de race et un poète d'un grand talent<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> Adolphe Brisson, « Livres et revues : M. Henri de Régnier », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 712, 14 février 1897, p. 106-108.

<sup>35</sup> Anonyme, « Bulletin bibliographique », *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1897, n. p.

<sup>36</sup> Jean de Gourmont, *Henri de Régnier et son œuvre*, Mercure de France, 1908, p. 29.

On remarquera que les mêmes qualificatifs conventionnels saluent les œuvres de Régnier et de son épouse. Dans les comptes rendus et autres « échos de Paris », on insiste sur ce mariage et sur l'élégance de ce couple très apprécié : « HENRI DE RÉGNIER. — Grand, mince, distingué, la moustache fine, le monocle à l'œil, formant avec sa jeune femme, la jolie, élégante et élancée Mlle de Heredia, un couple harmonieux. M. de Régnier est un poète de race<sup>37</sup>. » Par réaction, dans les petites revues, cet envol vers la gloire est vécu comme une trahison ; les disciples de Retté mènent une entreprise de dévaluation systématique de l'œuvre de Régnier. Louis de Saint-Jacques, dans *La Plume*, reprend ainsi en 1897 la citation de Mallarmé que Retté avait utilisée (avec distance) dans *L'Ermitage* en 1892, pour critiquer la froideur des vers de Régnier :

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée.

S. MALLARMÉ.

Pourquoi faut-il que je ne puisse jamais songer à M. Henri de Régnier sans qu'un vers de son maître bien-aimé me revienne invariablement en mémoire ? Comment se fait-il que ce vers soit celui qu'ici j'ai mis en épigraphe ? Quel malin diabolin, surnoisement juché sur mon épaule, me souffla de le transcrire en tête de cette septième Expertise ? Je ne sais<sup>38</sup>.

Ce « diabolin » est Retté lui-même, qui pratique une forme de guerre froide en menant son attaque de Régnier par le biais de ses jeunes disciples. Louis de Saint-Jacques, la même année et dans la même revue, traite Régnier d'« équilibriste » opportuniste : « tant que son talent resta dans la pénombre, il eut des ironies amères à l'encontre des littérateurs. Mais quand il pénétra dans la *Revue des Deux Mondes*, il prodigua ses bonnes grâces à tous ceux qui le louaient<sup>39</sup>. » On voit l'importance des querelles de personnes dans la réception de la littérature et la construction des représentations.

L'ascension de Régnier continue au XX<sup>e</sup> siècle ; Adolphe Brisson, en 1902, ne mesure plus ses éloges dans les *Annales*<sup>40</sup>. Régnier donne des textes de vulgarisation à ces grandes revues, publiant un article sur « La Maison de Washington » ou « Charles Baudelaire : Le Poète » dans les *Annales* (qui prépublient ses romans), aux côtés de Jules Claretie<sup>41</sup> ; il participe aussi aux numéros spéciaux de Noël autour d'un thème (« L'Enfant » en 1905, « La Mère dans la littérature, l'art et la vie » en 1907). On le retrouve même dans des publications

<sup>37</sup> Sergines, « Les Échos de Paris », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 712, 14 février 1897, p. 101.

<sup>38</sup> Louis de Saint-Jacques, « Les Jeux rustiques et divins », *La Plume*, n° 192, 15 avril 1897, p. 247.

<sup>39</sup> Louis de Saint-Jacques, « M. Henri de Régnier à propos de Campagne première et de la Critique qu'il en fit », *La Plume*, n° 201, 1<sup>er</sup> septembre 1897, p. 555.

<sup>40</sup> Adolphe Brisson, « *Le Bon plaisir*, par M. Henri de Régnier », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 984, 4 mai 1902, p. 283-284.

<sup>41</sup> Henri de Régnier, « La Maison de Washington », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 987, 25 mai 1902, p. 325 ; « Charles Baudelaire : Le Poète », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1009, 26 octobre 1902, p. 260-261.

comme *Mon Dimanche*, « Revue populaire illustrée<sup>42</sup> » dans le goût du *Rire*, dans *Le Magasin pittoresque*<sup>43</sup>, *Le Gaulois*, *L'Illustration*, *La Vie Heureuse*, *Les Heures Littéraires Illustrées*, *la Revue illustrée*, *La Revue hebdomadaire*...

Quand Albert de Mun, dans le discours de réception de Régnier à l'Académie en 1912, revient sur son ascension littéraire, il reconnaît dans la publication des vers de Régnier dans la *Revue des Deux Mondes* le point de bascule de sa carrière :

Ces *Inscriptions pour les treize portes de la Ville* marquent, d'ailleurs, une date dans votre vie. La revue que lisait, au bivouac tonkinois, la voix frémissante du jeune officier, c'était *la Revue des Deux Mondes*. Vos vers y paraissaient pour la première fois, s'envolant des petites revues, dont la témérité sait parfois découvrir les talents, que les gardiens officiels de la gloire veulent encore ignorer.

De Mun trouve une solution pour résoudre la tension entre classicisme et avant-gardisme de Régnier, en le rattachant à un autre mouvement littéraire :

Cependant, je vous l'avoue, je ne sais pas si vous êtes encore symboliste, et je ne suis même pas sûr que vous l'ayez jamais été tout à fait. À force de vous lire, je me suis demandé si vous n'êtes pas, au fond, tout simplement romantique, et si vous ne vous connaissiez pas très bien vous-même, quand vous cachiez votre gloire naissante sous le nom de Hugues Vignix, pour marquer votre dévotion aux mémoires illustres d'Hugo et d'Alfred de Vigny<sup>44</sup>.

L'image de Régnier dans les revues a été nettoyée de toute trace de son passé en marge des formules officielles ; il n'a plus de décadent que son monocle, son portrait apparaissant, peu de temps après son élection, dans un article consacré à « La Décadence du Monocle » de Sergines<sup>45</sup>.

---

<sup>42</sup> Henri de Régnier, « Pour la porte des mendiants », *Mon Dimanche*, n° 221, 24 février 1907 ; « Jour d'été », *Mon Dimanche*, n° 244, 4 août 1907.

<sup>43</sup> Henri de Régnier, « Réveil », *Le Magasin pittoresque*, 15 août 1902, p. 375 ; Régnier y publie fréquemment jusqu'en 1904.

<sup>44</sup> Albert de Mun, « Réception de Henri de Régnier » à l'Académie française, 18 janvier 1912 ; repris dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1491, 21 janvier 1912, p. 64.

<sup>45</sup> Sergines, « La Décadence du Monocle », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1445, 5 mars 1911, p. 236.